

Transcription de l'entrevue: Tina

Tina est directrice de l'administration dans le secteur du logement subventionné pour les Premières nations. Elle est mariée et a cinq enfants.

Type de cancer : cancer du sein

Âge au moment du diagnostic : 41 ans

Année au moment du diagnostic : 2002

Traitement : chimiothérapie, radiothérapie et deux tumorectomies

Date de l'entrevue : mars 2010

Ma seule réaction ce jour-là a été de demander à mon médecin « Est-ce que je vais mourir? Est-ce que c'est ce que vous me dites? » Il a répondu « Absolument pas, c'est simplement... », et je n'ai plus rien entendu d'autre. J'avais peur, j'étais complètement désespérée. Je ne connaissais personne à qui me confier. Je ne pouvais compter sur personne, à part mon mari et mes enfants, auxquels je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Je m'accrochais à eux et j'espérais que le Bon Dieu dirait « elle aime sa famille, et sa famille a besoin d'elle ». Malgré le temps qui s'est écoulé depuis, j'en ai encore les larmes aux yeux lorsque j'en parle. Je suis vraiment une pleurnicharde.

Je m'appelle Tina La Rose McNab. Lorsque j'avais 41 ans, j'ai appris que j'étais atteinte d'un cancer du sein de type HER2 positif au sein gauche. J'ai subi une tumorectomie. J'en ai également subi une autre, au même endroit, un an plus tard. En tout, 13 ganglions lymphatiques, dont un qui était infecté, ont été retirés. J'ai reçu quatre cures de chimiothérapie et 31 séances de radiothérapie.

Le combat

Je savais que je m'engageais dans un combat. J'avais l'impression que j'avais presque toujours eu une certaine forme de contrôle sur tout ce qui m'était arrivé dans la vie. Je pouvais toujours dire à quelqu'un : « ça suffit, j'en ai assez, il faut que ça s'arrête. » C'est le genre de situations avec lesquelles je savais ce qu'il fallait faire. Mais, dans ce cas-ci, j'avais l'impression de n'avoir absolument aucun contrôle. Je ne pouvais pas intervenir et empêcher ce qui m'arrive. Je me suis alors dit qu'il fallait maintenant que je passe à l'action. Que je n'avais aucun choix. Qu'il fallait que je le fasse. » C'est un peu comme si, tous les jours, je parvenais à me convaincre que je devais me rétablir. Je devais me convaincre de ne pas être malade après chaque séance de chimiothérapie. Mais, j'étais vraiment épuisée. Je savais que c'était un combat, que c'était une véritable lutte, et qu'il fallait que je la remporte.

Ma belle coiffure

J'ai toujours aimé les coiffures volumineuses, à la Tammy Faye Baker. Plus j'étais plâtrée de fard, plus j'étais heureuse. Plus ma coiffure était volumineuse, plus j'avais le sourire aux lèvres.

Vous pouvez donc vous imaginer à quel point l'idée de perdre mes cheveux, mes sourcils et tout le reste pouvait être dévastatrice. Je me demandais comment je pourrais composer avec cette réalité. J'ai entrepris mes séances de chimiothérapie, et mes cheveux ont commencé à tomber. Mes cheveux tombaient en lambeau, et ma tête entière me faisait mal. J'ai donc demandé à mon mari de me raser les cheveux, ce qui a été une expérience difficile sur le plan émotif. C'est la première fois, et probablement la dernière, que quelqu'un m'a vue chauve. Je portais toujours une perruque ou un foulard. Je ne pouvais tout simplement pas faire autrement. J'aimais mes cheveux. Ma coiffure était très importante pour moi et, tout d'un coup, tout change. Savez-vous? Je ne me reconnaissais plus.

Obtenir de l'aide

C'est un peu comme si je devais convaincre mon médecin à chaque fois que je lui parlais. Il était plutôt froid. J'avais l'impression de n'être qu'un numéro, plutôt qu'une patiente, à ses yeux. J'étais très émotive, et je voulais qu'il le comprenne. C'est une réaction très humaine, et j'étais tiraillée de toute part. Je ne connaissais personne à qui j'aurais pu demander de l'aide. Je croyais même que si je demandais de l'aide, c'est un visage tout aussi sinistre que le mien qui se manifesterait. Je voulais parler à quelqu'un de mon âge, plutôt qu'à une personne plus âgée ou plus frêle que moi. Un jour, j'ai demandé à mon médecin de me mettre en contact avec quelqu'un. Je me disais qu'il devait bien y avoir quelqu'un de mon âge, de compatible sur le plan culturel, qui vivait la même chose que moi. Il a accepté et s'est engagé à me mettre en rapport avec quelqu'un.

Un soir, le téléphone sonne, c'était une dame âgée, qui n'était pas une Autochtone, mais qui était en phase terminale. Comme j'interprétais tout ce que mon médecin me disait de manière négative, je l'ai appelé très tôt le lendemain pour lui demander d'arrêter de me mentir. Je voulais savoir si j'allais mourir parce qu'il fallait que je m'y prépare. Il m'a répondu que, au contraire, les choses allaient bien, vraiment bien même. Il avait l'impression que tous les tissus cancéreux avaient été retirés avec succès. Il s'y est pris toutefois d'une bien mauvaise manière pour m'aider, parce qu'il m'a mis en contact avec quelqu'un qui m'a vraiment bouleversée. Comme vous pouvez vous l'imaginer, je n'ai pas pu fermer l'œil cette nuit-là.

Prendre une décision difficile

Mon oncologue m'a dit que, compte tenu de mon âge, il voulait m'administrer un traitement très puissant, soit une chimiothérapie, suivie d'une radiothérapie. Même s'il était persuadé que toutes les cellules cancéreuses avaient été prélevées, il me recommandait de subir une chimiothérapie, suivie d'une radiothérapie. Il voulait également que je participe à un essai clinique. J'ai ressenti beaucoup de pression pour me joindre à cet essai clinique, et je me suis d'abord inscrite. Je me suis ensuite posé bien des questions. J'appelais toutes les personnes qui pouvaient me conseiller à ce sujet. Finalement, après trois semaines de réflexion, j'ai décidé de ne pas participer à l'essai clinique, parce que je ne voulais courir aucun risque qui aurait pu être dommageable pour mon cœur ou toute autre partie de mon corps.

Je ne regrette rien. Je prenais le temps de bien y penser toutes les fois que j'avais à prendre une décision, parce que, bien entendu, après m'avoir parlé, l'oncologue me disait toujours « voici ce que nous allons faire. ». Lorsque je rentrais à la maison, je prenais donc le temps de penser à ce que mon médecin venait de me dire. Je priais en y pensant et je me recueillais dans un endroit calme pour méditer et y penser. On le sait lorsque l'on prend la décision qui est la bonne. C'est ainsi que j'ai pu dire à mon oncologue que je ne voulais pas participer à

l'étude clinique. Je crois que c'était vraiment la bonne décision. Ce médicament a beau avoir été adopté depuis, je n'avais pas l'impression que c'était le médicament approprié dans mon cas. Je craignais vraiment qu'il endommage mon cœur, bien qu'on me dise que mon cœur soit en santé. C'est tout de même un aspect qui m'inquiétait.

Le retour à une vie normale

Je voulais retourner travailler, parce que j'ai travaillé toute ma vie. J'en ai parlé à mon oncologue qui a commencé par me dire « Savez-vous? Vous devez... » Je savais pertinemment que la chimiothérapie et que la radiothérapie étaient terminées. J'avais décidé également de ne pas participer à l'essai clinique. Je lui ai donc répondu « Vous savez ce qu'il faut faire pour moi maintenant. Il faut que ma vie reprenne un peu de son cours normal. Vous avez fait ce que vous deviez faire, c'est à moi maintenant de prendre la relève. Donc, laissez-moi retourner travailler ». Il m'a répondu que je n'étais pas prête et qu'il avait peur que je me fatigue ou que je m'épuise. Il voulait que je me repose pendant quelques mois de plus. Je lui ai alors dit que j'avais besoin de retourner travailler, et j'ai insisté. Je n'ai donc été absente du travail que pendant 10 mois. Pendant le premier mois, je ne travaillais qu'une demi-journée. J'ai recommencé à travailler à plein temps dès le mois suivant. J'étais vraiment heureuse d'être de retour au travail, c'était comme une pilule. Ça m'a permis de composer avec la réalité.

Passer à autre chose

Est-ce que j'y pense tous les jours? Plus maintenant. On oublie avec le temps. C'est un peu comme un deuil, c'est ce à quoi j'associe ce qui s'est passé. Tout au long de cette expérience, c'est comme si j'avais porté le deuil de Tina. Tout comme dans le cas d'un décès, la douleur s'amointrit après un certain temps. Il est alors possible de recommencer à regarder des photographies de la personne en question et de penser aux bons moments que l'on a vécus avec elle. Auparavant, il fallait que je fasse un détour pour ne pas passer devant la clinique de traitement contre le cancer. Maintenant, je peux passer devant, ce n'est plus un problème.

Boucler la boucle

Je suis complètement ahurie lorsque les gens – et ils sont nombreux à le faire – me disent « vous savez, c'est le type de cancer que j'ai eu, et c'est le médicament que j'ai pris ». Même aujourd'hui, je n'ai absolument aucune idée du type de chimiothérapie que l'on m'a administrée. Je ne connais absolument rien de tout cela. On m'a bien remis une tonne de documents pour que je puisse les lire et les consulter. Dès que mes traitements ont été terminés, je me suis dit que c'est une partie de ma vie que je voulais oublier, et je n'ai aucune idée de ce que j'ai fait de ces documents. Je ne peux pas les retrouver, je me demande même parfois si je ne les ai pas jetés tout simplement. C'est ma façon de composer avec les choses. J'ai été obligée d'accepter ce qui m'arrivait et d'en assumer la responsabilité. Maintenant, c'est bel et bien fini. C'est le temps de passer à autre chose. C'est la vie.

Ce que le cancer a changé en moi

Je crois que je suis maintenant plus affectueuse que je ne l'étais auparavant. Je m'identifie plus facilement à ce que vivent les autres et je les comprends mieux. C'est tout un combat. C'est une lutte incessante du début à la fin. Ce l'est vraiment. Ce n'est pas facile, il faut s'y prendre étape par étape, les yeux bien ouverts. Il faut se préparer mentalement et chercher à obtenir l'aide des membres de son entourage pour alléger le fardeau le plus possible. C'est une expérience vraiment difficile.